

IFRA

Les Cahiers d'Afrique de l'est

Nouvelle série / new series

n° 25

juillet – septembre 2004

Varia

Etude spatio-temporelle de la rencontre à Dar es Salaam
Cécile Roy

Etude spatio-temporelle de la rencontre à Dar es Salaam

Cécile Roy

Introduction

Le thème de la rencontre peut s'appréhender de façon très différente, il s'agit d'un mot aux significations larges, parfois même antinomiques. En effet, si l'on s'attarde sur ses synonymes nous trouvons le mot « réunion » mais aussi « confrontation ».

Qu'en est-il de cette rencontre à Dar es Salaam ? Ce que nous souhaitons montrer ici, c'est que Dar es Salaam est une ville marquée par la rencontre, depuis des temps anciens et sous des aspects aussi bien constructeurs que déstabilisateurs. Ces deux phénomènes ont, sur plusieurs siècles et alternativement, forgé des mentalités mais aussi un espace urbain original.

Nous verrons brièvement que les spécificités de la ville relèvent d'une histoire ancienne, sur laquelle nous nous attarderons en premier lieu. Une analyse sur le temps long qui permet par ailleurs de montrer l'importance des héritages socioculturels.

L'arrivée des Européens ou l'influence forte laissée par Julius Nyerere depuis l'indépendance, bouleversent tour à tour l'histoire de la rencontre à Dar es Salaam. Chacun porteur d'idéologie, ils vont laisser leur empreinte sur la ville.

Aujourd'hui, les échanges sont révélés et mis en avant par la mondialisation. Plus que des échanges avec le monde, les habitants sont en proie à une confrontation local-global récente et d'une vigueur sans précédent dans l'histoire de la ville.

Une lecture spatio-temporelle de la rencontre qui s'inscrit dans le temps long (elle couvre environ quatre siècles) et qui éclaire la situation actuelle. Elle nous rappelle le poids des héritages sociaux, historiques ou culturels dans toute analyse en géographie, *à fortiori* dans une telle analyse.

**Dar es Salaam, une ville cosmopolite :
en tant que création swahili, sa composition reflète celle de
l'économie monde de l'Océan Indien**

La Tanzanie et l'économie monde de l'Océan Indien

Elaboré par F. Braudel, à partir de l'exemple méditerranéen, le concept d'économie monde s'applique tout à fait à l'Océan Indien car selon l'auteur, elle « ne met en cause qu'un fragment de l'univers, un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confère une certaine unité organique. »

Elle se décline en quatre grands points :

- Cette économie monde s'articule autour de l'Inde, du Moyen-Orient et de la côte est-africaine du Mozambique à l'Éthiopie. Ces états échangent, vendent et participent ainsi à la construction d'une entité géographique singulière.
- Elle est capable dans ses relations entre les différentes unités qui le composent, de dépasser « les frontières politiques et culturelles, qui, chacune à sa façon, morcellent et différencient (l'espace) ».
- Des villes régissent par ailleurs cette économie-monde. La plupart se situent sur la côte est-africaine (Lamu, Stone Town, Kilwa ; plus tard Bagamoyo ou encore Dar es Salaam).
- Pour finir, des hiérarchies structurent cet espace en « une somme d'économies particulières », dont résultent des inégalités : la côte africaine ne fait pas figure de centre riche et preneur de décisions, ces prérogatives étant surtout aux mains des Indiens et des Arabes.

Cette économie-monde voit le jour aux alentours du 16^{ème}. Elle fonctionne, se nourrit et s'enrichit d'échanges et de rencontres qui participent à la création d'une véritable civilisation puis d'une culture : la culture swahili.

La culture swahili

Notons avant toute chose que ces rencontres peuvent très tôt se lire en terme d'« union » ou de « réunion ». Les grands traits constitutifs de cette culture est-africaine sont donc forts et Dar es Salaam, en tant qu'entité urbaine et espace de rencontres, en garde des héritages importants. Penchons nous ensemble sur quelques grands traits de cette culture.

La littérature s'accorde pour dire que la communauté swahili revêt une composante « urbaine » indéniable (urbaine entre guillemets puisque les villes de l'époque comptait comparativement à aujourd'hui beaucoup moins d'habitants). Elles constituent un pan important de cette culture dans la mesure où elles sont des pôles commerciaux et maritimes capables d'intégrer et de gérer la différence. Dar es Salaam ne déroge pas à ce schéma : de création plus récente (19^{ème} siècle), elle reste néanmoins un port né du commerce et sa population renvoie l'image de celle de l'économie monde de l'Océan Indien.

Population à Dar es Salaam

	Africans	Asians	Europeans	Others	Total
1867					900
1894	9 000	620	400		10 000
1900	18 000	1 480	360		20 000
1913	19 000	2 500	1 000		22 500
1921	20 000	4 000	600		24 600
1931	24 000	9 000	1 330		34 300
1943	33 000	11 000	1 100		45 100
1948	50 765	16 270	1 726	466	69 277
1952	77 330	22 547	3 603	660	99 140
1957	93 363	29 986	4 479	914	128 742
1967					272 515

Source : Sutton J., Dar es Salaam, a sketch of hundred years

Le mot swahili signifie en traduction anglaise : « *belonging to the Coast* ». Il rejoint un autre terme d'origine arabe que l'on retrouve en Afrique saharienne : Sahel et qui désigne le rivage. A Dar es Salaam, il prend toute sa signification dans l'évocation du rivage marin, de l'océan et des activités qui s'y rattachent, la notion de carrefour marchand et maritime étant ici très importante.

Le pays est plus particulièrement visité par les navigateurs de la péninsule arabique (Sultanat d'Oman) et c'est d'ailleurs un sultan de ce pays qui ordonnera la création de la ville. Espace urbain stratégique

sur la côte, son site de ria ennoyée permet aux grands bateaux d'accoster, elle devient également le lieu de rencontre entre les caravanes venues de l'intérieur et les marchands de l'Océan Indien.

En définitive, les populations de la côte ont moins été en contact avec les civilisations et les tribus africaines que les marchands et marins de l'Océan Indien.

La langue devient aussi le symbole, sinon d'une mondialisation, d'un syncrétisme entre des civilisations et des pratiques différentes. Elle est en effet la parfaite traduction orale des rencontres entre Inde, Moyen-Orient et Afrique puisque l'on retrouve tour à tour des mots d'origines bantoue ou d'autres à consonances arabes.

Aujourd'hui à Dar es Salaam (qui signifie d'ailleurs « *havre de paix* »), l'identité swahili existe : si la rencontre ne prend plus la forme d'une véritable réunion, celle qui a permis la création de cette culture, les habitants restent liés par une pratique orale commune et fédératrice.

Enfin, les Swahilis, sans être tout à fait Arabes, sont dans leur grande majorité de confession islamique. Une autre particularité réside ainsi dans la cohabitation et la tolérance vis à vis des différentes religions. Le centre ville de Dar es Salaam en est un exemple frappant : dans un périmètre très réduit se côtoient temples hindous, mosquées, église catholique ou luthérienne.

Outre la langue et la religion, c'est enfin, la survivance de certains héritages. Ils se lisent dans des attitudes : un esprit d'ouverture et de tolérance, nous l'avons vu ; mais aussi dans des pratiques urbaines avec l'importance de la maison swahili ou encore la structuration des quartiers en « cellules » facilitant la parole et la participation des citoyens à la vie locale.

Dar es Salaam dépasse rapidement, en taille et en influence, les grands centres côtiers tels que Stone Town à Zanzibar ou Lamu. A ce titre, elle devient le lieu et la référence de cette culture swahili. C'est la dimension stratégique et économique qui attire les Européens ; ces derniers vont mettre à mal des décennies de rencontres constructives et fédératrices.

La ville swahili mise à mal, quant les rencontres et l'ouverture se changent en coupures et repli

Dar es Salaam, une ville ségréguée : les créations coloniales isolent les groupes d'une population d'origine variée

Si le cosmopolitisme est l'une des marque forte de la ville, le Dar es Salaam du début du 20^{ème} siècle prend très vite les caractéristiques des villes coloniales : hygiéniste, zonée et ségréguée.

La ville est divisée en trois zones, qui resteront très tard, et dans une certaine mesure encore aujourd'hui, dans l'organisation générale de la ville. Ces trois zones correspondent aux délimitations de quartiers par appartenance raciale.

Cette ségrégation socio-spatiale isole les différents groupes, la rencontre et les échanges inter-culturels sont mis à mal et réduit à leur minimum.

- la zone 1 est allouée aux quartiers résidentiels blancs, les « *natives* » ne pouvaient y résider sans l'autorisation du gouvernement.
- La zone 2 correspond à l'espace commerçant ou commercial de la ville, ce quartier est largement habité par les populations indiennes qui tiennent depuis plusieurs siècles le commerce à Dar es Salaam.
- Enfin, la zone 3 correspond aux espaces habités par les Africains, entre cette zone et les deux autres, les autorités coloniales établissent un cordon sanitaire, une zone neutre.

Dans les années 1940, les trois séparations originelles sont élargies à 5 zones (notamment une zone industrielle, preuve du développement économique de la ville). Les populations aisées représentées par les Indiens et les Européens s'octroient les espaces les plus agréables : le centre ville revient surtout aux Indiens où ils développent leur commerce, alors que les Européens s'installent plutôt sur la Baie de Msasani, espace aéré et battu par les vents venus de l'océan. Les populations africaines résidaient dans des zones bien délimitées, principalement aux alentours de Kariakoo, quartier séparé du centre par un cordon sanitaire aujourd'hui transformé en place publique, Magomeni ou Kinondoni.

Sans vouloir paraître réducteur, les politiques urbaines mises en place par les Allemands et les Britanniques ont réduit les possibilités de rencontres urbaines à leur minimum en les cantonnant à des échanges

intra-groupes. Minée par soixante d'une politique coloniale, Dar es Salaam, à l'indépendance, doit alors relever le défi de l'intégration urbaine.

Dar es Salaam et l'indépendance retrouvée : cosmopolitisme et création de quartiers swahilis

La colonisation avait cristallisé le sentiment d'appartenance ethnique et séparée les différentes nationalités à Dar es Salaam.

J. Nyerere, nouveau président de la Tanzanie choisit de suivre une politique tout autre : égalitaire et auto-centrée et non alignée avec le retour aux valeurs africaines. À Dar es Salaam, la culture swahili s'en trouve renforcée et durant cette période, la ville a su retrouver une cohésion perdue qui fait aujourd'hui son originalité.

La dé-ghettoisation des populations noires en ville s'amorce et se généralise. Ce processus voit le jour grâce à la conjonction de plusieurs phénomènes : l'égalité sociale est érigée comme priorité, une politique de nationalisation ensuite, qui spolie de nombreux propriétaires majoritairement Indiens mais qui permet une redistribution plus équitable de la population noire en ville, une croissance urbaine mal gérée enfin.

Cette croissance se traduit également par la création de véritable quartier swahili. Ces dernier se situent souvent en périphérie, dans des zones interstitielles grignotées sur des espaces verts, vacants, souvent vierges de toutes juridictions immobilières. Le corollaire de cette situation est une extension spatiale (maison swahili et non immeubles) très forte aux ségrégations socio-spatiales faibles. Dans l'espace urbain actuel, nous pouvons lire ce paysage constitué de maisons swahilis, « cimentée par une éthique commune » (Bart & Calas, 1994) et consolidée dans la pratique quotidiennes et généralisée du swahili.

Dans ce contexte plus favorable que l'époque coloniale, les rencontres urbaines entre différents groupes (Blancs, Indiens, et Africains) deviennent plus faciles car quotidiennes et non soumis à des règles ségrégatives. Dar es Salaam revêt ainsi, et pour la seconde fois depuis sa création, les caractéristiques d'une ville cosmopolite où les différents groupes, religions cultures cohabitent dans un climat de tolérance réciproque.

Aujourd'hui, cette urbanité et cette culture swahilie se trouvent face à une nouvelle culture mondiale : Dar es Salaam, métropole et

capitale économique, se trouve face à une nouvelle rencontre, celle du global et du local.

Rencontres urbaines et mondialisation : la capitale tanzanienne et l'articulation local-global

Nous l'avons vu, la croissance de la ville a pris très tôt des proportions importantes, elle est suivie et amplifiée, au début des années 1990, par un phénomène généralisé : la mondialisation. En moins de dix ans, Dar es Salaam est passée du statut de périphérie non alignée et oubliée à celui d'une périphérie mondialisée.

Dans ce contexte, les rencontres intra-urbaines se multiplient et prennent de aspects nouveaux.

Quand la mondialisation transforme le paysage urbain

La mondialisation transforme la ville de façon très rapide. L'échelle temporelle de ces changements se calque d'ailleurs sur notre propre échelle temporelle de recherche, une synchronie qui, pour nous, chercheurs devient source de vertige tout aussi stimulant que déconcertant.

L'ouverture au monde de la capitale tanzanienne s'est immédiatement incarnée dans une modernisation de la ville en général, et du bâti en particulier, surtout en zone centrale. La construction d'immeubles de plus en plus hauts, la multiplication de routes goudronnée offrent une ville peu à peu épurée de ces paysages locaux, souvent considérés comme des tares ; une ville beaucoup plus « occidentalisée » pour citer de nombreux habitants. Le paysage urbain offre également des symboles forts de la mondialisation : les supermarchés (un seul en 1998, une dizaine aujourd'hui), qui concernent encore une classe aisée, les cyber cafés, que l'on trouve dans toutes la ville, la présence tous les jours plus nombreuses de firmes internationales, etc.

Une analyse en terme de marqueurs spatiaux complète cette étude paysagère. Ces marquages de l'espace passent par le décryptage de signes, de symboles ou d'expressions culturelles issus de la mondialisation. Dans notre ville née de la rencontre, les allers-retours sont nombreux entre une culture swahili encore très forte et une culture mondiale reçue de pleins fouets, entre autre par l'explosion de

l'accès à l'information sous toutes ses formes. Le témoignage d'un habitant le confirme : « *avant il fallait attendre qu'un européen vienne ici pour montrer la mode, maintenant, avec la mondialisation de l'information, on voit tout, tout de suite.* »

L'espace public, et en premier lieu la rue, est le théâtre de cette rencontre entre local et mondial : les jeunes générations portent volontiers des signes ostentatoires d'une mode occidentale (tongues, kanga, les coiffures). Partout, on peut voir éclore des Internet Cafés, il n'est plus rare d'entendre sonner les portables dans les *dala-dala* (transports en commun) ; le long des grandes artères de communication et dans certains quartiers ciblés, les grandes marques matraquent une population avide de consommation ou portent en modèles des comportements nouveaux. Ces publicités jouent sur les inter-relations entre local et global pour mieux toucher public parfois dubitatif.

Ainsi donc, « *les dynamiques de marquage ont autant à voir avec des processus de standardisation qu'avec des traces ou des volontés d'enracinement local. La complexité des marquages urbains résulte des innombrables télescopes d'échelles spatio-temporelles, dans un contexte où les villes sont de « puissantes fabriques sociales* ». (Bart, 2002)

Si les dynamiques actuelles transforment le paysage urbain, il en est de même pour les habitants de Dar es Salaam.

Les habitants de Dar es Salaam et la rencontre local-global

Plus qu'une rencontre local-global, les différents séjours et travaux d'étude réalisés sur place révèlent une véritable confrontation, entre culture swahili et une certaine uniformisation, entre une catégorie de personnes prêtes ou ayant les moyens de relever le défi de la mondialisation et d'autres, plus fermées ou tout simplement plus en marges. Une confrontation qui donne lieu à de nouvelles conceptions de Dar es Salaam, mais aussi de nouvelles conceptions du monde, celui devenant mieux connu et semblant plus accessible.

Nouvelles rencontres

À Dar es Salaam, les rencontres intra-urbaines enrichies par la mondialisation se matérialisent tout d'abord par des échanges, brefs ou plus poussés avec les touristes. Le tourisme participe en effet énormément à ce processus d'échanges ou de confrontations, aussi bien par son ampleur (le tourisme a augmenté de 600 % depuis 1971)

que par sa forme (les touristes participent, souvent sans le savoir ou le vouloir, à des échanges aussi bien source de frustrations que de nouveaux comportements, qu'ils soient vestimentaires, alimentaires ou idéologiques). Beaucoup de sondés évoquent ces nouvelles « rencontres », elles marquent l'espace urbain dans son paysage et ses pratiques puisque se sont multipliés les boutiques de rue, les restaurants de type *fast food* et les agences de voyage. De nombreux citadins s'étonnent de cette multiplication de « *Wasungus* » en ville, certains le déplorent, d'autres enfin s'en réjouissent.

Tout comme le tourisme, la communauté expatriée participe également à la diffusion d'un modèle occidental mais aussi à une prise de conscience s'un système-monde ouvert et actif. Ces derniers sont de plus en plus nombreux et viennent de pays de plus en plus variés (en 2001, on dénombre par exemple 4 500 Indiens, 2 305 Anglais, 1 500 Allemands, 200 Japonais ou encore 500 Canadiens à Dar es Salaam). Ces expatriés, figures vivantes de la mondialisation, appréhendent la ville comme tout un chacun : c'est-à-dire des endroits routiniers et bien localisés. Cependant et à l'échelon de la cellule micro-locale (l'espace domestique pour reprendre un terme de J.F Staszack) ils tentent de recréer un espace quotidien relevant de leur pays d'origine, de reproduire un peu de local dans leur mode de vie empreint de mondial.

Nous pourrions également évoquer les peurs liées à l'altération de la culture swahili, les rencontres liées à la généralisation et la multiplication des moyens d'informations sous toutes leurs formes (télévision, radio, presses, Internet, téléphonie mobile), ce sont des pistes que nous étudions dans le cadre de notre thèse.

Les rencontres se multiplient, plus souvent sous forme de confrontations ou d'interrogations que de véritables échanges. Les allers-retours entre local-global font aussi émerger de nouveaux imaginaires, de nouveaux rêves dans une réalité quotidienne en évolution constante.

Entre rêve et réalité

L'analyse suivante se base sur une enquête de terrain menée auprès de jeunes scolarisés dans le secondaire (moyenne d'âge 18 ans et demi) et sur un panel initial de 479 questionnaires, établis en juillet et août 2002.

À travers celle-ci, nous souhaitons savoir comment les jeunes appréhendaient cette rencontre local-global, il s'agissait ensuite de déceler de nouvelles perceptions du monde, de la ville et de soi dans la

ville. Tous les aspects des questionnaires ne sont encore traités mais quelques résultats peuvent attirer notre attention.

Avant toute chose, notons qu'ici, ce sont bien les citadins et Dar es Salaam en tant qu'espace urbain que l'on situe au centre d'un espace mondialisé. Un jeu d'échelle intéressant puisqu'il replace une périphérie au centre d'une carte mondiale et nous oblige, chercheurs, lecteurs ou auditeurs à déplacer notre propre espace référentiel : la France ou plus généralement l'Europe.

Une première question concernait le pays qui, selon les sondés, se situait le plus loin de Dar es Salaam et de la Tanzanie. Presque sans surprise, les Etats-Unis arrivent en première position, puisqu'ils sont cités par un peu plus de 20 % des interrogés. Pour beaucoup et plus que la distance, c'est l'aspect développé, industriel et technologiquement avancé qui entre en ligne de compte. Il existe probablement une part de rêve pour ces jeunes, qui, lorsqu'on leur demande une justification évoque tour à tour les problèmes d'obtention de visa ou le coût d'un billet d'avion. Viennent ensuite l'Australie (16 %) puis, à peu près au même niveau le Canada et le Japon (8 %). On retrouve pour certains les mêmes justifications vis à vis du niveau de développement, écart qui, selon eux, jouerait dans le positionnement plus ou moins lointain par rapport à Dar es Salaam. Les notions de distance et de temps (le mot « *décalage horaire* » apparaît souvent) sont aussi très nombreuses. Elle nous montre que dans un contexte d'ouverture au monde, symbolisée par la « *révolution informationnelle* » (Castells, 1998) et matérialisée par l'explosion des mass media, la notion d'espace-temps et de distance est loin d'avoir perdu sa signification. Preuve en est dans l'apparition de nombreux pays africains limitrophes tels que l'Afrique du Sud (à peu près au même rang que le Brésil—respectivement nommés par 2,5 et 2,8 % des sondés—le Nigeria ou le Mozambique, qui est au même niveau que l'Irlande ou le Venezuela. Notons pour finir que certains voient la vétusté des voies de communications comme un critère pertinent

Une autre question avait pour dessein d'évaluer la portée de l'ouverture au monde à travers la question suivante : « *Êtes-vous déjà aller à l'étranger* ».

Sur 467 réponses, 74,3 % des sondés ne sont jamais sortis de la Tanzanie.

Une analyse plus fine par établissements montre clairement des différences relative au niveau socio-économique des étudiants. Ainsi, deux « lycées » privés se détachent largement : localisés tous les deux

dans les quartiers centraux de la ville, ils regroupent une population à très forte majorité indienne, de classe moyenne ou aisée. Tous parlent couramment l'anglais et la plupart ont déjà voyagé à l'étranger (entre 60 à 70 % des élèves). La comparaison est frappante si l'on s'attarde sur les résultats de trois établissements secondaires regroupant une majorité d'élèves noirs Tanzaniens. Le premier est public, le second privé et le dernier militaire. Tous les trois offrent des résultats assez similaires et radicalement différents : ici, ce sont seulement 25 à 15 % des sondés qui sont déjà allés à l'étranger.

Les destinations concernent des pays proches comme le Kenya ou l'Ouganda, respectivement 1^{ère} et 3^{ème} destination. Apparaissent également des pays plus lointains tels que l'Inde (2^{ème} destination) : beaucoup d'élèves ont encore de la famille vivant sur place, héritage de cette économie-monde de l'Océan Indien et des nombreuses migrations qui y ont eu lieu. Les autres pays témoignent d'une dynamique plus actuelle, liée par les facilités diplomatiques ou, plus pragmatiquement, de langue : il s'agit de l'Angleterre, des USA, du Canada ou de l'Afrique du Sud. Notons enfin la place de Dubaï, qui, tout comme l'Inde, reste le témoignage de relations encore vivantes avec le Moyen Orient.

Nous ne sommes que dans les prémices de cette étude. Même si certains résultats sont en accord avec une idée guidée par le bon sens, d'autres sont plus surprenant, et notamment l'étendue et l'importance des réseaux à l'étranger. Nombreux sont en effet les sondés ayant un membre de leur famille à l'étranger (USA, Canada, Angleterre, Inde, Kenya), beaucoup y étudient, d'autres y vivent et y travaillent. C'est encore une piste de recherche à étayer.

Conclusion

L'analyse de la rencontre urbaine s'opère ici, nous l'avons, à grande échelle. Il s'agit en effet d'une étude sur Dar es Salaam et le monde, à travers des interrogations portant sur les confrontations, les échanges ou les contacts. Tout espace urbain est le produit de rencontres, héritées, renouvelées et entretenues ; l'originalité de Dar es Salaam réside dans le fait qu'elles ont été très tôt et de façon ininterrompue, constitutives d'un véritable « esprit urbain » peut-être aujourd'hui mis à mal, mais dans lequel, nous l'avons vu, la culture swahili n'est pas en reste. Aujourd'hui, les contacts et les échanges en ville portent le sceau de la mondialisation et c'est d'ailleurs cette thématique que nous étudions plus précisément dans notre thèse.